



# À toi mon toit. Solidarité à tous les étages

PAR SANG-SANG WU  
PHOTOS : PIERRE VANNESTE

**Disposer d'un logement, c'est bien plus que d'avoir un toit sur la tête. Pour lutter contre la crise du logement et l'isolement social des personnes fragilisées, le service À toi mon toit crée, gère et accompagne des projets d'habitats groupés solidaires. Histoire d'apprendre à vivre ensemble. Au sens littéral du terme.**

## AU 15

Au numéro 15 de la rue Gérard Dubois, à Ath, se dresse une imposante maison de maître. Les deux portes brunes de l'entrée, de l'envergure d'un garage, sont grandes ouvertes. Comme une invitation à pénétrer dans le parc intérieur et le jardin partagé. En journée, tout le monde est le bienvenu. On peut se poser sur un banc pour lire, laisser ses enfants jouer sur la balançoire, contempler le potager, la mare, le compost de quartier et le poulailler, ou tout simplement respirer la nature.

Nous sommes dans un habitat groupé solidaire de six logements destinés à des publics économiquement et socialement fragilisés. Vivent ici une personne à mobilité réduite, une famille de réfugiés et plusieurs mamans solos. On retrouve sur ce lieu de vie des espaces privés – les logements individuels – et des espaces communs comme le jardin.

Le grand bâtiment abrite également les bureaux d'À toi mon toit, un service de l'asbl Compagnons, agréée comme APL (Association de promotion du logement). Cette structure gère une trentaine de logements comme ceux-ci à Mons, Ath et Chièvres depuis 2011. Cet habitat groupé solidaire est une sorte de patchwork humain où se tissent des liens impalpables et solides, pour un temps ou pour la vie. On aide l'autre pour s'aider soi-même, on aide l'autre parce qu'on a un jour été aidé.



### DAN ET PHILIPPE

Danielle (Dan pour les intimes, mais aussi pour les autres) est une pile électrique. Elle est le genre de personne à ne pas tenir en place, à avoir mille idées à la minute et un besoin de décharger son énergie pour ne pas imploser. Au sein de l'habitat groupé, c'est elle qui entretient le poulailler, c'est la référente pour le potager et l'activité de pressage des pommes, c'est aussi elle qui organise la brocante de quartier. Et c'est encore elle qui gère les boîtes à dons, à livres, à suggestions et même à graines. *« J'aimerais lancer des ateliers de fabrication de produits ménagers, de tricot, de crochet, de macramé. Je ne sais pas rester tranquille, c'est plus fort que moi »*, avoue Dan, dans un sourire que l'on devine de façade.

Honnête, elle admet avoir besoin de s'occuper, car *« mon intérieur souffre, j'ai eu une vie très difficile »*. En perdant son travail suite à un accident de roulage, elle a surtout perdu sa bouée de secours, à laquelle elle s'était accrochée pendant longtemps. *« Au début des années 1990, nous avons acheté une toute petite maison en mauvais état, avec mon compagnon. Comme il était du métier et qu'il savait un peu tout faire, le but était de retaper ce logement. Malheureusement, il est décédé peu après et moi, j'ai laissé la maison aller car je n'avais les moyens de faire les travaux.*

*En plus, je n'avais pas d'emploi, et je n'avais droit ni au chômage ni au CPAS. Tout ça avec deux enfants à charge. »*

À l'époque, Dan cherche donc du travail et c'est en cuisine de collectivité qu'elle atterrit : elle prépare les repas qui sont livrés dans les écoles des alentours. Les tâches sont lourdes et physiques, mais comme deux autres enfants ont entre-temps fait leur entrée dans sa vie, elle s'oblige à tenir bon. D'autant qu'elle se retrouve une fois de plus maman solo. La petite famille continue à vivre dans la même mesure, dans des conditions de vie d'un autre siècle. *« Il y avait des trous partout dans la toiture : quand il pleuvait, l'eau dégoulinait sur le mur et passait du grenier à la chambre de mon fils pour atterrir dans le salon, sur un grand meuble en chêne. Comme il n'y avait que deux chambres, je dormais dans le salon et, toute la nuit, j'entendais 'ploc, ploc, ploc'. Dans la chambre de mon fils, le matelas était trempé et il y avait 18 seaux et bassines pour récolter l'eau. Nous n'avions pas de douche, pas d'eau chaude et pas d'évacuation. Quand les w.c. se bouchaient, j'emmenais mes enfants aux toilettes de l'hôpital d'à côté, vous imaginez la situation ? Je leur criais : 'Si quelqu'un doit aller aux toilettes, c'est maintenant. Après, ce sera trop tard !' »*

Un jour, Dan se décide à vendre la maison – elle partira à 15.000 € – car elle a trop peur de voir le plafond s'effondrer sur la tête de ses enfants. Sa famille sous le bras, elle ignore où aller. *« Je cherchais un appartement à louer, mais les prix étaient bien trop élevés. En gagnant 1.100 € par mois, je ne trouvais rien. »* Elle s'inscrit sur plusieurs listes d'attente de logements publics et c'est finalement À toi mon toit qui la recontactera pour lui proposer un appartement.

### VEILLER SUR L'AUTRE

Décembre 2017. C'est l'hiver, les journées sont courtes, le soleil entre en hibernation dès 17 h. Dan arrive le même jour que Philippe, une personne à mobilité réduite qui investira l'appartement du rez-de-chaussée. *« Quand je suis arrivé, un grand sentiment de solitude m'a envahi, car il n'y avait personne. »* Et pourtant, la solitude est la compagne de route de Philippe depuis bien longtemps. Fils d'agriculteurs, il a vécu seul dans une ferme non loin de la ferme familiale de Lanquesaint, un hameau de la commune d'Ath.

Mais quand ses parents décèdent, Philippe est sommé de quitter sa campagne et son logis. Il déménage dans un appartement en centre-ville, au 2<sup>e</sup> étage sans ascenseur. Les déplacements sont difficiles pour celui qui est touché par une maladie des nerfs s'en prenant à ses membres inférieurs. *« J'ai attrapé ça quand j'avais une vingtaine d'années. Au début, ça ne faisait pas si mal, mais ça a empiré avec le temps. »* Trouver un logement adapté devenait donc urgent.

Dès son arrivée, il fait la rencontre de Dan, une voisine qui lui rend de fiers services au quotidien. Cela va du ramassage de courrier au remplacement de l'infirmière quand celle-ci ne peut pas venir. *« J'ai demandé qu'on laisse une ouverture*



*au niveau de sa tenture pour que je puisse voir si tout va bien, de l'extérieur, et être là directement en cas de besoin.»* Si Dan est aussi prévenante et attentionnée, c'est qu'elle retrouve là une forme d'utilité sociale. Tant pis s'il n'y a pas de réciprocité et que Philippe se comporte parfois en ours mal léché. *«Je dois passer au-dessus de certaines remarques, je tolère beaucoup de choses que je n'accepterais pas de la part d'autres personnes. J'ai compris que c'était quelqu'un de complètement seul et ça me fait mal au cœur.»* Dan est sans doute la mieux placée pour le comprendre : le lien est aujourd'hui rompu avec deux de ses quatre enfants. Et tant que ça ne changera pas, la fissure qu'elle a au niveau de la poitrine ne fera que se creuser.

Philippe ne le dit jamais à Dan, mais il sait qu'il a de la chance de les avoir, elle et ses autres voisins. *«Je ne reçois pas beaucoup de visites. Deux de mes frères sont décédés et ma sœur est malade. Quant à mon dernier frère, je ne m'entends pas bien avec lui. J'ai aussi une fille de 39 ans qui habite du côté de Charleroi. Elle vient deux ou trois fois par an; elle est très occupée. L'infirmière vient tous les jours, et l'aide familiale, trois fois par semaine. Je suis handicapé et donc dépendant des autres, je ne sais pas comment je ferais pour survivre sans ces personnes»,* admet humblement Philippe.

Tous les derniers vendredis du mois a lieu l'entretien du jardin. L'ensemble des habitants y participe, Philippe y compris. Un petit lopin de terre adapté est sous



son entière responsabilité. Ce lieu de fierté lui permet de participer activement à la gestion de l'habitat groupé, tout en respectant ses ressources et ses limites. La vie est loin d'être rose tous les jours, des tensions émaillent le quotidien. Mais si les blessures de l'âme sont intactes, les moments de partage ont au moins le mérite de laisser un peu de répit, fût-il fugace.

#### **ANNY SOLANGE ET ADAMOND, ET AXELLE**

Le 1<sup>er</sup> octobre dernier, ce sont deux nouvelles familles qui ont fait leur entrée dans l'habitat groupé solidaire de la rue Gérard Dubois, à Ath. Elles y ont déposé leurs galères comme on déposerait avec soulagement des valises trop lourdes et que l'on porte depuis longtemps. Anny Solange et Adamond ont trois enfants, et Axelle a une petite fille de 3 ans. De quoi mettre une bonne dose de vie dans ce lieu partagé. Dès le premier jour, les voisins qui le pouvaient les ont aidés à transporter les cartons de déménagement, déplacer les meubles et repeindre les murs. Même s'ils viennent d'arriver, tout le monde semble déjà beaucoup les apprécier.

Quand on entend Axelle parler avec le couple formé par Anny Solange et Adamond, on a la sensation d'assister à des conversations entre de vieux amis. Ils



blaguent, se taquent et prévoient des activités pour le week-end, dans un fracas de rires sonores et communicatifs. Difficile de croire qu'ils se connaissent en réalité depuis un mois à peine. Assez naturellement, les deux familles se sont entraînées et liées d'amitié. Connaître les mêmes types d'exclusion, ça resserre les liens.

Burundaise, Anny Solange est arrivée en Belgique il y a deux ans. Elle est rejointe par ses trois enfants et son époux Adamond un an plus tard. *« J'ai dû chercher un logement plus grand pour accueillir ma famille. Mais quand on entendait mon accent au téléphone, on me répondait qu'il était déjà pris. À chaque fois. Alors, j'ai demandé à mon assistante sociale de téléphoner pour moi. Et là, j'avais systématiquement un rendez-vous. Mais quand ils me voyaient arriver, ça ne marchait pas. Je ne savais plus quoi faire. »*

Un jour pourtant, un propriétaire accepte de louer son appartement à la famille qui croit que la chance lui sourit. *« Dans ce logement de deux chambres, il y avait beaucoup d'humidité. Au début, ça avait l'air propre, mais après une ou deux semaines, des moisissures et des champignons sont apparus sur les murs. Nous sommes tous tombés rapidement malades, le médecin nous a dit que ça n'allait pas du tout. Les enfants louaient l'école au moins une fois par semaine à cause de problèmes de respiration. Et les*

*nouveaux meubles qu'on avait achetés ont dû être jetés, car ils étaient pourris. » 640 € par mois pour se ruiner la santé, lentement mais sûrement.*

Vu le manque structurel de logements pouvant accueillir des familles nombreuses avec enfants, les victimes des marchands de sommeil n'osent pas entreprendre de démarche pour dénoncer les propriétaires sans scrupules. Un toit insalubre vaut toujours mieux que pas de toit du tout. *« En Belgique, un cinquième de la population (20,7 %) vit dans un logement de mauvaise qualité, c'est-à-dire qui présente au moins un des problèmes suivants : humidité (de loin le plus présent), pas de bain ou de douche, pas de toilette intérieure, une trop faible luminosité », selon Eurostat.*

Fragilisées économiquement et socialement, les familles monoparentales font aussi partie des catégories de ménage les plus susceptibles d'être touchées par le mal-logement. Et l'écrasante majorité des familles monoparentales est composée de femmes avec enfant(s). C'est le cas d'Axelle, qui est arrivée en Belgique il y a 18 mois avec sa fille de 3 ans. En un an et demi, elles ont déjà vécu pas mal de péripéties. *« Avant, j'étais en Flandre, à Willebroek, avec mon ex-mari. J'ai horreur de parler de lui. Nous sommes restées là huit mois, mais il y avait plein de problèmes. Avec ma fille, nous avons ensuite été accueillies dans un centre à Malines et puis dans un foyer à Bruxelles. C'est mon assistante sociale qui a pris contact avec À toi mon toit. »* Ces déménagements successifs ont creusé un abîme de souffrance qui s'ajoute à des blessures antérieures. *« J'ai laissé ma fille de 11 ans, ma mère et mes frères au pays (au Cameroun, NDLR). J'essaie de m'y faire, mais ce n'est pas évident. »*

Sans repères, Axelle ressent le besoin d'entrer en contact avec des personnes bienveillantes. Sa reconstruction intérieure se fera petit à petit, victoire après victoire. *« Je suis soulagée, car, depuis notre arrivée à Ath, j'ai trouvé une école pour ma fille et une formation d'aide-soignante à deux pas d'ici. C'est important d'avoir un chez-moi où je peux vivre selon mes propres règles, sans avoir de comptes à rendre à qui que ce soit. Je n'ai plus personne pour me dicter ma vie, je suis libre et indépendante. Ce n'est pas tous les jours facile et le temps me manque, mais je n'ai pas d'autre choix. Je viens d'une famille pauvre, donc je dois me battre. Certains matins, j'ai envie de tout abandonner, mais quand je pense à mes deux filles, je me lève. Ce sont elles qui me donnent la force de continuer à avancer. »*

## À L'ORÉE D'UNE NOUVELLE VIE

Tout comme la santé ou l'éducation, le logement est un droit, pas seulement une marchandise. Avoir un foyer à soi où on se sent en sécurité permet de se poser, de se recharger avant de rebondir. *« Ici, c'est comme si on était au paradis »,* confie Anny Solange et Adamond. Pour eux aussi, cet habitat groupé est le signe d'un nouveau départ. Grâce à leur implication dans ce projet commun, des relations sociales se tricotent et rendent l'accomplissement personnel enfin possible. *« Avant d'emménager, j'ai organisé une fête surprise pour notre anniversaire de mariage au sein de l'habitat groupé. C'était l'occasion de faire connaissance avec*



*nos voisins. On a beaucoup aimé faire la fête avec eux. Ils s'intéressent sincèrement à nous. Quand on fait des barbecues dans le jardin, on a un peu peur de les déranger, mais on les invite toujours, car ils sont les bienvenus.»*

Au Burundi, Anny Solange était actrice et comptable. Quant à Adamond, il était réalisateur de films et de séries télé, mais aussi acteur. Il a par ailleurs dirigé des associations. Ici, il travaille sous contrat « article 60 » chez Formarec, une entreprise active dans le recyclage. « *Le travail de démantèlement d'écrans ne me plaît pas. Quand j'ai commencé, je me suis blessé à l'épaule et, depuis, je fais de la kiné. Le médecin m'a dit qu'il fallait que je change de poste de travail, mais il n'y en a pas d'autre. C'est pénible, mais je n'ai pas le choix, j'ai besoin d'avoir une activité.* » Mais Adamond ne désespère pas de trouver un jour un emploi plus en phase avec ses compétences artistiques. Car loin d'être un point de chute, un domicile de qualité est bien souvent un point de départ vers l'épanouissement et l'émancipation.

### À LA RUE DE PINTAMONT

À quelques centaines de mètres de la rue Dubois, pile en face de l'église Saint-Julien d'Ath, c'est un autre projet d'habitat groupé d'À toi mon toit qui est sorti de



terre, en mars. La spécificité de cet « habitat kangourou » réside dans son caractère intergénérationnel. À la rue de Pintamont, l'immeuble flambant neuf est divisé en trois étages et six appartements. À chaque niveau, un duo est formé par une personne âgée d'un côté, et une famille de l'autre. Le rez-de-chaussée est occupé par l'asbl « Œuvres paroissiales Bon Berger Ath », toujours propriétaire du bâtiment. Même si tous les membres de cette « grande famille » s'entendent bien, une relation toute particulière s'est nouée entre Marie-Henriette du 2<sup>e</sup> étage et la famille Alkoshei habitant au premier.

### MARIE-HENRIETTE ET LA FAMILLE ALKOSHEI

Sur les murs de son salon ou près de son cœur, la figure du Christ en croix n'est jamais loin de Marie-Henriette. Il suffit de jeter un coup d'œil à la bibliothèque de l'appartement pour se rendre compte que la religion est omniprésente dans la vie de cette dame de 80 ans. Enfant, elle a fait partie du Patro, un mouvement de jeunesse d'influence catholique qui prône les valeurs du vivre-ensemble. Jeune adulte, l'aînée de dix enfants endosse le rôle de seconde maman au sein d'une famille aimante et soudée. Très tôt, Marie-Henriette apprend donc à vivre avec et à travers ses proches. « *Maman a vécu ses dernières années de vie chez*



*moi. Lorsqu'elle est décédée, je me suis retrouvée seule dans une maison devenue trop grande et vétuste. Ce logement d'À toi mon toit, c'était LA solution à mon problème.»*

Comme pour les autres locataires de cet habitat intergénérationnel, il a fallu trouver ses marques. *«On ne se connaissait pas avant, mais on apprend à le faire.»* Marie-Henriette reçoit la visite quotidienne de Zainab Alkoshei, une dame irakienne qui vit un étage en dessous du sien, avec son mari Hussein et trois de leurs quatre enfants : Habeeb (20 ans), Ruqayh (13 ans) et Batool (8 ans). Leur fils aîné Karrar a 25 ans et vit déjà tout seul. Souriant et reconnaissant, le père dit souvent qu'À toi mon toit a changé leur vie. *«C'est une employée du Forem qui m'en a parlé quand je cherchais un emploi. Elle savait que la vie n'était pas facile à Marcq, près d'Engghien. On était loin de tout et sans voiture, les déplacements étaient difficiles.»* Le papa est surtout soulagé pour sa petite dernière, sujette aux crises d'épilepsie. Elle peut aller à l'école à pied et mener sa vie d'enfant de manière plus sereine et innocente. *«Je suis heureux quand elle est heureuse.»*

### UNE GRAND-MÈRE DE SUBSTITUTION

Aujourd'hui, les membres de la famille Alkoshei sont très attachés à leur grand-mère de substitution Marie-Henriette. Lorsque celle-ci a été hospitalisée suite à

une chute, Zainab a tout de suite cherché à lui rendre visite à l'hôpital. Depuis son retour à la maison, elle lui apporte une soupe composée de viande, de poivrons, de pommes de terre, de carottes et de tendresse. *«Pour moi, c'est normal de l'aider. On a eu peur pour elle, affirme Zainab. Je suis touchée par leur façon de montrer leur soutien. Ça veut dire que je compte pour eux. Quand ils me disent 'On tient à toi!', ça me fait chaud au cœur.»* Cette ancienne prof de catéchisme a toujours été impliquée dans le secteur associatif lié au catholicisme. Elle a transmis à ses élèves le respect vis-à-vis de toutes les formes de spiritualité. *«Mes voisins sont musulmans et je les encourage à conserver leur manière de vivre. Ils partagent la nôtre, mais nous devons aussi partager la leur. Je pense qu'il est important pour eux d'être entourés de gens qui ne vont pas essayer de les changer. Le but est que l'on s'enrichisse mutuellement.»* *«Quand il y a des différences culturelles, les référentiels ne sont pas les mêmes. Mais une des valeurs non négociables de nos projets d'habitats est le respect des convictions de chacun et chacune»,* rappelle Annick Depratere, la directrice d'À toi mon toit.

Pour prévenir les éventuels conflits qui pourraient naître, les habitants ont régulièrement des moments de rencontre afin de jeter les bases d'un vivre-ensemble respectueux des particularités de chaque ménage. Une nouvelle charte est établie lorsque de nouvelles personnes font leur arrivée. Les règles de fonctionnement sont définies, ainsi que les rôles de chacun dans l'aménagement des espaces communs. Promouvoir le partage d'expériences et l'échange de services font partie des valeurs d'À toi mon toit.

*«Il manque de solutions intermédiaires entre habiter seul dans sa maison et intégrer une institution. Il y a plein de choses à créer pour permettre de vivre de manière autonome tout en étant entouré d'un voisinage bienveillant. On ne cherche absolument pas à remplacer les institutions, mais créer de la mixité et de l'inclusion est essentiel»,* rappelle Annick Depratere. Un changement de paradigme en termes d'autonomie résidentielle des personnes est en train de se développer. En s'appuyant sur la complémentarité des profils et des compétences, il entend réduire les dépendances et répondre à un besoin de solidarité, de convivialité et d'ouverture sur le monde. •